

les psychosociologues du langage qui parlent d'« identité sociale », d'« identité collective » ou d'« enjeu identitaire » (Chabrol 1994 : 204).

On peut considérer que l'identité du sujet du discours se construit de deux façons différentes, dans deux domaines qui sont à la fois distincts et complémentaires, les deux se construisant en articulation avec l'acte d'énonciation : une identité dite « personnelle », une identité dite de « positionnement ».

*L'identité personnelle* n'est pas seulement psychologique ou sociologique, elle est double. P. Charaudeau, par exemple, propose de distinguer : une *identité psychosociale* dite « externe », celle du sujet\* communiquant, qui consiste en un ensemble de traits qui le définissent selon son âge, son sexe, son statut, sa place hiérarchique, sa légitimité de parole, ses qualités affectives, tout cela « dans une relation de pertinence à l'acte de langage » (1991 a : 13) ; une *identité discursive*, dite « interne », celle du sujet énonciateur\*, qui peut être décrite à l'aide de catégories *locutives\**, de *modes de prise de parole*, de *rôles\* énonciatifs* et de *modes d'intervention* (1993 a et 1999 : 18). De l'articulation et du jeu entre traits d'identité externes et internes résultent les stratégies\* discursives.

*L'identité de positionnement\** caractérise la position que le sujet occupe dans un champ discursif en rapport avec les systèmes de valeur qui y circulent, non pas de façon absolue, mais du fait des discours que lui-même produit. Ce type d'identité s'inscrit alors dans une *formation\* discursive*.

Dans un cas comme dans l'autre, l'identité résulte, à la fois, des conditions de production qui contraignent le sujet, conditions qui sont inscrites dans la situation de communication et/ou dans le préconstruit discursif, et des stratégies que celui-ci met en œuvre de façon plus ou moins consciente.

► Formation discursive, Individuation, Positionnement, Rôle

P. C.

## Idéologie

### EN PHILOSOPHIE POLITIQUE ET EN SCIENCES SOCIALES

L'idéologie a fait l'objet de très nombreuses définitions, de la part d'auteurs aussi divers que K. Marx et F. Engels, R. Aron, L. Althusser, H. Arendt, R. Boudon, E. Balibar, etc. Malgré des différences notables,

un consensus se dégage dans les années 60-70 pour définir l'idéologie comme « un système global d'interprétation du monde social » (Aron 1968 : 375) doté d'« une existence et d'un rôle historiques au sein d'une société donnée. Sans entrer dans le problème des rapports d'une science à son passé (idéologique), disons que l'idéologie comme système de représentations se distingue de la science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou de connaissance) » (Althusser 1965 : 238).

Depuis les années 80, le terme d'« idéologie » a perdu du terrain au profit d'autres expressions comme *doxa* ou *représentation*. Pour certains, « plutôt que d'une fin des idéologies, il faudrait parler d'une fin du mot "idéologie" qui, épuisé par l'attente vaine de son concept, [serait] devenu un obstacle dans la recherche scientifique » (Thiry 1990 : 1219).

## EN ANALYSE DU DISCOURS

*Dans l'analyse du discours française des années 60-70*, l'idéologie est un concept central. Le philosophe marxiste critique L. Althusser développe alors une théorie des idéologies selon laquelle l'idéologie représente un rapport imaginaire des individus à leur existence qui se concrétise matériellement dans des appareils et des pratiques. Selon lui, l'idéologie est liée à l'inconscient par le biais de l'interpellation des individus en Sujets : « Comme toutes les évidences, y compris celles qui font qu'un mot "désigne une chose", ou "possède une signification" (donc y compris les évidences de la "transparence" du langage), cette évidence que vous et moi sommes des sujets – et que ça ne fait pas problème – est un effet idéologique, l'effet idéologique élémentaire » (Althusser 1970 : 30).

Se référant à la fois au marxisme et à la théorie lacanienne de l'inconscient, la plupart des fondateurs de ce qu'on appelle couramment l'analyse du discours « à la française » s'inscrivent dans le cadre de cette théorie. C'est autour de M. Pêcheux que de 1969 à 1983, des linguistes, historiens et philosophes s'efforcent d'articuler théorie du discours et théorie des idéologies. Élaborée progressivement et non sans tâtonnements, retours et contradictions, cette articulation se cristallise dans quelques formules qui ont fait date. C'est d'abord l'emprunt de « formation\* discursive » à M. Foucault et sa reformulation sur le terrain du marxisme (Haroche et al. 1971 : 102). C'est

ensuite la définition du préconstruit\* – soigneusement distingué de la présupposition\* – comme « impensé de la pensée » (Pêcheux 1975 : 92) et la mise en place de la notion d'interdiscours\* comme ce qui fait le lien entre idéologie, inconscient et discours (Pêcheux 1975 : 146).

Dès la fin des années 70 et le début des années 80, les notions de clivage, intradiscours\* et hétérogénéité\* viennent ébranler l'ordonnement des formations idéologiques et discursives. Au colloque de Mexico de novembre 1977, intitulé « Le discours politique : théorie et analyses », les historiens R. Robin et J. Guilhaumou soulignent « l'intrication des formations discursives. Ils parlaient de stratégies discursives, d'affrontements, d'alliances, en tentant autant que possible d'arracher ces termes à leur acception psychologique » (Maldidier éd., 1990 : 55). M. Pêcheux (1977 : 257) lui-même met l'accent sur la « domination interne » de l'idéologie dominante par rapport à l'idéologie dominée. J.-M. Marandin (1979) s'interroge sur la cohérence des textes et les relations entre intradiscours et interdiscours. J. Authier (1982 a) développe des travaux sur l'hétérogénéité qui marquent une vraie rupture dans les méthodes de l'analyse de discours en proposant une description linguistique « des formes de l'hétérogénéité montrée dans le discours, conçues comme manifestant divers types de "négociations" du sujet parlant avec l'"hétérogénéité constitutive" ».

Le terme d'« idéologie », avec tout ce qu'il véhicule comme idée de « système », de « cohérence » et de « globalité », s'accorde mal avec cette insistance nouvelle sur les phénomènes de contradiction et d'intrication. Ce qui ne signifie pas que le terme d'« idéologie » ait totalement disparu des travaux d'analyse du discours, mais qu'il est moins fréquent que dans les années 70 et fait rarement l'objet de théorisations explicites. D'autant que les corpus étudiés ont eux aussi évolué : en prenant acte dès 1981 (Pêcheux 1981 : 5-8) du peu de plus-value heuristique qu'apporte l'étude de corpus d'« appareil » à forte cohérence interne (discours communiste, socialiste, d'extrême droite), les analystes du discours ont eu tendance à se déplacer vers les discours « ordinaires », médiatiques, scolaires, lexicographiques, etc. D'où le primat donné depuis vingt ans aux multiples cas de « frontières et recouvrements » (Bonnafous et Taguieff éd., 1989) entre discours d'origines idéologiques apparemment opposées ou aux affleurements, dans les discours « communs », de représentations\* ou d'éléments doxiques. Pour ne prendre que deux exemples parmi

d'autres, H. Boyer travaille ainsi sur « La part des représentations partagées dans la dynamique des conflits sociolinguistiques » et définit l'idéologie comme « un corps plus ou moins fermé de représentations [...] mobilisé à des fins plus ou moins ostensiblement politiques et de manipulation des esprits » (1998 : 10). G.-E. Sarfati, quant à lui, étudie la représentation des juifs et du judaïsme dans les dictionnaires et les encyclopédies du Moyen Âge au xx<sup>e</sup> siècle pour « mettre en évidence l'ensemble des interférences qui régissent les rapports du sens commun (la doxa), de la langue et de l'histoire, sous le double rapport du savoir et des pratiques » (Sarfati 1999 : 14).

**C'est aujourd'hui la « Critical Discourse Analysis »** qui, autour de T.A. Van Dijk, fait l'usage le plus massif de la notion d'idéologie, appliquée en particulier au sexisme et au racisme et associée à des courants cognitivistes. Le projet de cette « analyse sociopolitique du discours » est « de redéfinir en premier lieu, de façon très spécifique et précise, ce que sont les idéologies, c'est-à-dire les systèmes sociocognitifs des représentations mentales socialement partagées qui contrôlent d'autres représentations mentales telles que les attitudes des groupes sociaux (y compris les préjugés) et les modèles mentaux. [...] En second lieu, nous voulons chercher, de façon systématique, par quelles structures du discours telles que les structures sémantiques (les sujets, la cohérence), la syntaxe (l'ordre des mots, etc.), le lexique, les actes de langage, etc., les opinions idéologiques se manifestent dans le texte et la parole » (Van Dijk 1996 : 28).

Par sa volonté de systématisation du rapport idéologie / discours, la *Critical Discourse Analysis* contemporaine a ainsi pris le relais de l'analyse du discours à la française des années 70. Y compris dans sa visée militante : « [...] nous avons pensé que l'analyse du discours doit aussi avoir une dimension "sociale". Ainsi, dans le choix de ses orientations, de ses sujets, de ses problèmes et de ses publications, l'analyse du discours doit participer activement, à la façon académique qui est la sienne, aux débats sociaux, et faire des recherches utiles à ceux qui en ont le plus besoin, plutôt qu'à ceux qui peuvent le plus payer » (Van Dijk 1996 : 27).

► **Analyse automatique du discours, Doxa, Formation discursive, Hétérogénéité montrée / constitutive, Interdiscours, Intradiscours, Préconstruit, Présupposé, Représentation sociale**